Lettres de M. Fléchier Evêque de Nîsmes,

Tirées du 10eme. Tom. de ses Œuvres 1782.

Lettre 136. *à Mde. de C**, sur les cruautés des Fanatiques.*

L'Etat ou nous sommes dans nos Dioceses, Madame, est si triste & si plein de troubles, qu'il faut nous pardonner si nous ne sommes pas toujours reguliers à écrire & à répondre même, aux Lettres que nous recevons. Les Fanatiques deviennent tous les jours plus furieux, leurs troupes se multiplient & grossissent à tous momens. Tout le pays se souleve & se joint à eux. On a beau les poursuivre, on n'a pas assez de monde à leur opposer. Comme ils savent mieux les chemins & qu'étant maîtres de la campagne, ils reçoivent de tous côtés des secours pour vivre & des avis pour se sauver, ils échapent toujours & tuent impunément les Prêtres & les anciens Catholiques dans les Villages où ils en trouvent; n'épargnent ni sexe ni âge, exerçant même sur eux des cruautés inouies. Nous n'oserions sortir de de nos Villes sans escortes, & nous savons qu'on tient dans nos Villes même, des discours séditieux qui marquent que nous ne sommes en sûreté que parce que nous avons des troupes pour nous garder. Cependant les Eglises sont fermées, les Prêtres fugitifs, l'exercice de la Religion Catholique aboli dans la Campagne & la frayeur répandue par-tout. Mr. le Maréchal de Montrevel est très-propre à terminer cette affaire; mais que peut-il faire, s'il n'a des forces suffisantes? J'espére que le Roi lui envoyera les secours dont il a besoin, & que Dieu apaisera sa colere. Ces mouvemens nous causent mille sortes d'affaires pour la prtoection des Prêtres, pour le maintien du service dans les Paroisses & pour tout ce qui regarde la Religion. Je vous demande vos prieres & celle de beaucoup de gens de bien que vous connoissez, afin que Dieu fasse cesser les maux qui affligent notre Eglise. Je suis, &c. *A Nîsmes, ce 7 Mars* 1703.

Lettre 138. *Relation des mouvemens & des cruautés des Fanatiques.*

IL faut enfin, Monsieur, vous faire part de nos tribulations & du malheureux état où nous sommes dans nos Dioceses, je devrois l'avoir déjà fait, soit pour me soulager & me donner à moi-même cette consolation, sachant que vous avez la bonté de vous intéresser à ce qui me regarde, soit pour vous demander le secours de vos prieres dans une affaire qui doit toucher tous les gens de bien, & sur-tout ceux qui comme vous ont du zele pour la Religion & pour la tranquilité publique. Ces Fanatiques, Monsieur, sont présentement tous les Huguenots d'autrefois, qui sont ces nouveaux convertis de la Campagne séduits par des gens qui se disent Prophetes, qui prêchent la délivrance d'Israël, qui soufflent le Saint-Esprit aux garçons &

THE NEWBERRY LIBRARY

aux Filles & leur apprenent un jargon & des contorsions extraordinaires, & qui se croyent inspirés de tuer les Prêtres & les Catholiques, & de faire la Guerre au Roi, jusqu'à ce qu'il leur laissent retablir leurs Temples & pratiquer librement leur Religion. D'abord il égorgerent leurs Missionnaires. Comme ils étoient en petit nombre on les dissipa & on les négligea ; ils se rassemblerent ; leur troupe se mit en Campagne, grossit, brûla, massacra, jetta la frayeur par-tout, enleva les armes des Maisons, des Châteaux, des Compagnies même de Bourgeoisie qu'on avoit levées tumultuairement, & parvint à armer de Fusils deux ou trois cens hommes. Les autres suivoient avec des Haches & des Faux. Les munitions ne leur manquoient pas, chaque Village leur portoit des vivres, ils ne paroissoient que dans les bois ou dans les montagnes & ne marchoient que dans la nuit, brûlant les Eglises, massacrant hommes, femmes, enfans, & se trouvant le matin à six lieues delà. Mr. le Comte de.... se donna beaucoup de mouvement, il n'avoit pour toute troupe que des milices nouvellement levées, ou des bourgeoisies auxquelles il ne pouvoit se fier. La cour ne craignit pas assez les commencemens de cette revolte. Les Régimens que nous demandions étoient nécessaires ailleurs. Toutes les Guerres d'aujourd'hui se font loin de Nous. On déliberoit long-tems sur les secours, ces secours étant éloignés ne pouvoient venir que tard : Ceux qu'on tiroit de la Province ne suffisoient pas, quelque soin que prit l'Intendant. Cependant toute la Campagne se soulevoit, les Prophetes & les Propheteſſes faisoient par-tout des assemblées dans lesquelles on enlevoit tous les jeunes gens. Il s'en est formé plusieurs troupes à qui la foiblesse des nôtres donnoit du courage. La rage dont ils sont possédés leur fait supporter des fatigues extraordinaires & commettre mille crimes inouis. Près de cent Eglises brûlées, plus de trente Prêtres massacrés, près de deux mille Catholiques égorgés, & l'exercice de la Religion Catholique presque aboli dans trois Dioceses, & cela avec des inhumanités qui font horreur. Voilà ce qui s'est passé ici depuis trois mois. Le Roi enfin a eu pitié de nous, & nous a envoyé des troupes reglées & un Maréchal de France pour les commander, & nous espérons que Dieu bénira ses armes & nous rendra notre premiere tranquillité. Nous avons été ici dans qnelques dangers & même pressans. Les Paysans devenus bandits & courant jour & nuit dans la plaine, nous n'osions sortir de la Ville sans péril ou sans escortes. Dès que M. le Maréchal de M... fut arrivé il assembla la Noblesse, la caressa & tâcha de lui relever le cœur par ses discours vifs & gracieux. Il rassura autant qu'il put les Catholiques effrayés avec raison. Il trouva peu de troupes, beaucoup d'ennemis, toutes les Cevenes en feu, notre plaine habitée par des nouveaux convertis entierement révoltés, & commença bien-tôt à sentir le poids d'une affaire dont il est difficile de connoître de loin toute l'étendue. Les Fanatiques ne furent pas étonnés de son arrivée. Peu de jours après ils vinrent au nombre de trois à quatre cens à une lieue de cette Ville comme pour la braver. Il marcha à eux avec une partie de la Noblesse du Pays, un détachement des Vaisseaux & le Régiment des

Dragons de Fimarcon & les battit sans beaucoup de peine. Il resta près de cent de blessés ou tués. Le reste se sauva à la faveur de la nuit & des montagnes. Quelques tems après s'étant avancé vers les Cevenes il en battit encore une troupe de neuf cens, il en demeura trois à quatre cens sur la place. Mais ces pertes sont bientôt réparées, & les esprits étant gâtés comme il sont, il leur vient des recrues de tous côtés plus qu'ils n'en veulent. Leur insolence étoit parvenue jusqu'à ce point que dans Nismes même, il publioient que le tems de la délivrance étoit venu, que notre regne étoit passé & que le jour approchoit, qu'ils auroient le plaisir de tremper leurs mains dans le sang des Catholiques. Ils oserent même, le Dimanche des Rameaux tenir une assemblée dans un Moulin sans aucune précaution, à la porte de la Ville, & dans le tems que nous chantions Vêpres, chanter leurs Pseaumes & faire leur Prêche. Mr. le Maréchal sortit de sa Maison assembla quelque troupes, fit passer au fil de l'épée hommes & femmes qui composoient cette assemblée au nombre de plus de cinquante personnes, & reduire en cendre la Maison où elle se tenoit. Cet exemple étoit nécessaire pour arrêter l'orgueil de ce peuple. Mais, Monsieur, le cœur d'un Evêque est bien touché & ses entrailles bien émues, quand il voit d'un côté verser le sang des Catholiques, & de de l'autre celui des méchans, qui tout méchans qu'ils sont, sont une partie de son troupeau. On a fait depuis des enlevemens dans tous les Villages de tout ce qu'il y a de gens séditieux, on a rendu tous les principaux habitans cautions de sommes d'argent assez fortes, & responsables de tout ce qui pourroit y arriver de mal, c'est-à-dire, de meurtre & d'incendie. Après cela toutes les troupes que le Roi envoye qui sont un corps d'environ 8000 hommes, étant arrivées, M. le Maréchal de M... est à Alais pour les mettre en mouvement contre les rebelles que Mr. Julien Maréchal de Camp & Mr. Paratte Brigadier doivent attaquer de leurs côtés. Cette guerre n'est pas comme les autres. Ces Fanatiques ne sont à la vérité que des Payſans ramassés & partagés en diverses troupes nombreuses, mais il ne laissent pas d'être disciplinés à leur maniere. Leur férocité leur sert de courage & ils ne craignent pas la mort, parce qu'ils savent bien qu'ils l'ont méritée. Endurcis au travail & à la fatigue ils marchent presque toujours, tout le pays étant pour eux, & recevant par-tout où ils passent des vivres pour leurs subsistances & des avis pour leur sûreté, ils ravagent impunement la campagne, vont chercher des retraites dans les montagnes, ou dans les bois, & sont plus difficiles à trouver qu'à battre. Leurs Chefs sont gens de rien, prévenus de crimes, cruels & déſespérés. Les autres sont abusés par des passages de l'Ecriture mal appliqués, par des Prophéties ridicules, par des espérances de secours étrangers, & des miracles prétendus faits ou à faire par l'Eternel en leur faveur.

Voilà, Monsieur l'état véritable de la révolte de Cevenes & de nos Dioceses qui en sont voisins, & qui s'y trouvent liés par le Commerce & par la Réligion. A mon égard je suis assûré que vous aurez la bonté de me plaindre aussi bien que mes confreres qui sont dans le même

cas. Nous voyons tout le fruit de nos travaux de dix-ſept ans perdu, nous n'entendons parler que de meurtre & de carnage. Nous ſommes témoins de la déſolation des peuples que Dieu avoit commis à nos ſoins, réduits à voir périr beaucoup d'innocens ſans reſſources & beaucoup de pécheurs ſans converſion ; à pleurer les maux qui nous accablent & à craindre même les remèdes qui ne peuvent être que violents. Priez le Seigneur qu'il diſſipe cette cruelle tempête & croyez qu'on ne peut être avec un attachement plus ſincere, &c. *Niſmes ce* 25 *Avril* 1703.

Lettre 143. *Sur les cruautés des Fanatiques & ſur les moyens de prévenir ces maux ou y remédier.*

JE ſais, Monſieur, que pluſieurs perſonnes ont eu l'honneur de vous écrire au ſujet des alarmes où nous avons été en ce pays-ci & dont nous ne ſommes pas encore délivrés. Je me ſuis contenté d'en donner avis à Mr. de B.... pour ne pas manquer à ce que je dois à mon Dioceſe, & pour ne pas vous fatiguer de ces ennuyeuſes & fatigantes redites.

Le projet que vous exécuté eſt ſévére & ſera ſans doute utile ; il coupe juſqu'à la racine du mal, il détruit les aziles des ſéditieux & les reſſerre dans des limites où il ſera plus aiſé de les contenir & de les trouver. Nous nous étions bien attendus que durant l'expédition que vous faites dans les montagnes, les rebelles tomberoient ſur nous dans la plaine, & qu'ils feroient quelque déſordre dans notre voiſinages, mais nous ne pouvions pas nous imaginer qu'ils y exerçaſſent tant de cruautés & qu'ils vinſſent brûler juſques ſous nos yeux les Egliſes, les Villages, & les meilleurs Domaines de notre Campagne.

Comme les troupes que vous aviez eu la bonté de nous deſtiner n'arrivoient pas aſſez-tôt par des contre-tems que nous avons appris depuis & que le danger approchoit, la frayeur ſe repandit parmi le peuple, l'émotion fut grande quand on vit du haut des maiſons les Métairies en feu, & ces incendiaires allant de l'une à l'autre impunement le flambeau à la main, & menaçant juſqu'à nos fauxbourgs, où l'on voyoit aborder de toutes parts des gens effrayés des maſſacres qu'ils avoient vus.

Il faut pardonner en ces occaſions à ceux qui ſentent leurs pertes, ou qui en craignent de pareilles, les plaintes & les inquiétudes : je fus même édifié de voir avec qu'elle ardeur tous les honnêtes gens vouloient ſortir & tomber ſur ces bandits. Les troupes que vous nous avez envoyées, Monſieur, on remis quelques calme dans notre Ville, & les ordres que vous leur avez donnés, s'ils ſont bien exécutés, nous feront attendre votre retour dans la plaine avec quelque patience. Les peuples ſe plaignent que les troupes en général, ne ſe donnent pas aſſez de mouvement lorſqu'on leur donne des avis ou qu'on les appelle au ſecours de nuit ou de jour. Il ſe peut bien faire qu'on avertit mal ou trop tard, mais il conviendroit, pour raſſurer la campagne, qu'il parut un peu plus d'action & de bonne volonté, en ceux qui ſont chargés de la défendre.

Il se rend ici tous les jours un grand nombre de Catholiques qui s'y réfugient suivant votre Ordonnance. Je crois bien que votre intention est de comprendre parmi les anciens, certains nouveaux qui ont donné des marques, non-seulement de leur foi, mais encore de leur piété, & qui seroient plus exposés que les autres. Il y en a peu, mais il y en a, & ils méritent protection.

Ç'a été une bonne pensée d'attirer ainsi les Catholiques dans les Villes, & de leur faire trouver leur subsistance quand ils sont pauvres; encore a-t-on assez de peine à les arracher de leurs foyers, où ils sont accoutumés avec leurs familles de mener une vie assez dure pour ne s'empresser pas à la conserver.

On ne peut mieux faire après tous les massacres qu'on a fait jusqu'ici de ces bonnes gens, que de les mettre à couvert de la rage de ces Fanatiques, tout ce qui s'étoit introduit & formé de Catholiques dans ce pays Huguenot, est presque égorgé; il faut en préserver le reste. Ce sont les seuls fideles serviteurs du Roi, la seule espérance & le seul appui de la Religion....

Je finis ma Lettre, Monsieur, par une pensée que j'ai eu qui n'a peut-être aucun fondement & qui mérite pourtant quelque réflexion. Les rebelles depuis quelque tems s'attachent fort aux environ de St. Gilles. Ils se sont remis dans le marais, ils ont brûlé trois à quatre Métairies des Chevaliers de Malthe sur les bords du Rhône, où ils ont même massacré un Commandeur. Ils s'avancent de ce côté-là & tuent tous les Valets de ces Métairies écartées. N'auroient-ils pas quelque espérance de quelques barques qui leur apporteroient quelque secours par l'embouchure du Rhône? ne voudroient-ils pas favoriser quelque descente furtive du côté d'Aiguemorte ou des Maries? peut-être seroit-il bon de prendre quelque précaution là-dessus. Je ne sais, Monsieur ce que vous penserez de la liberté que je prends, je me dédommage un peu de la retenue que j'ai eu jusqu'ici. J'ai remis votre derniere Ordonnance aux Consuls pour la faire exécuter. Je souhaite que votre expédition soit bien-tôt finie & que je puisse vous assurer qu'on ne peut-être avec plus d'attachement & plus de respect que je le suis, Monsieur, votre &c.

A Nismes, ce 1 Octobre 1703.

Lettre 144. A un Curé pour l'encourager contre les frayeurs causées par les Fanatiques.

JE serois bien content si je pouvois vous donner souvent de bonnes nouvelles, Monsieur; il viendra un tems peut-être où nous aurons quelque consolation. Nous sommes présentement dans un tems de tribulation & de douleur. Je dis souvent avec Esther : *Traditi sumus ego & populus meus ut conteramur & jugulemur & pereamus.* La Providence nous fournira quelque moyen de salut & de liberté. Je ne crois pas qu'on veuille inquiéter vos réfugiés. Ils n'ont qu'à servir Dieu avec affection. Je vous envoye la Lettre que Mr. Paratte Brigadier, m'écrit de Castres, vous verrez le calme qui y est. Je salue tous les Prêtres & les Fideles qui sont avec vous & suis, Monsieur, tout à vous, &c.

A Nismes, ce 8 Octobre 1703.

Lettre 145. *Au même sur le même sujet.*

JE vois toujours avec douleur, Monsieur, le triste état de nos affaires. Nos maux sont sans consolation & presque sans espérance, si Dieu n'a pitié de Nous. La Malice croit chaque jour impunément; & il n'y a ni force, ni vertu qui nous soutient; il ne faut pas pourtant perdre courage, les secours du Ciel ne tarderont pas à venir, & nous reconnoîtrons que s'il nous a châtiés, c'étoit pour nous corriger, non pas pour nous perdre. La destruction de la Religion & de ceux qui la professent, ne touchent pas assez le monde. Les uns s'accoutument à tuer les Catholiques, les autres s'accoutument à apprendre leur mort, sans songer qu'on ôte à Dieu & au Roi ses véritables serviteurs. On sentira long-tems cette perte. Je vous plains d'être témoin de ces massacres, & je demande à Dieu qu'il répare bien-tôt ces ruines & qu'il brise les têtes cruelles de ces rébelles. Mandez-moi toujours ce qui se passera près de vous, & croyez-moi, Monsieur, à vous entieremement. *A Nismes, ce* 19 *Octobre* 1703.

Lettre 146. *Sur les cruautés de Fanatiques.*

NOs affaires, Monsieur, sont toujours dans le même état, elles se gâtent même de plus en plus, & notre Province est ruinée sans ressource. Les rebelles sont les maîtres de la campagne, on désole leurs Montagnes & ils désolent notre Plaine. Il ne reste presque plus d'Eglise dans nos Dioceses, & nos terres ne pouvant être ni semées ni cultivées, ne nous produiront aucun revenu. Ce corps de Catholiques qui se formoit depuis les Guerres du Duc de Rohan, dans les Villages, est presque entierement détruit, & Dieu & le Roi n'y ont plus de serviteurs fidéles. Vous vîtes en partant d'ici que les peuples avoient repris quelque courage & que les honnêtes gens se mettoient en état de se soutenir. Mais se voyant tous les jours menacés & même égorgés par ces bandits, & n'ayant pas la protection qu'ils espéroient du Roi, ils sont retombés dans leur premiere frayeur, en sorte que les méchans servent ces gens-là par inclination & que les bons les ménagent par nécessité & n'osent leur nuire. Delà vient qu'ils n'ont jamais trouvés & qu'ils ne trouvent aucun obstacle à tout le mal qu'ils veulent faire. Il prend quelquefois des pensées de fureur aux Catholiques & aux nouveaux convertis qu'on ruine, de sortir & d'aller chercher ces scélérats qui paroissent jusqu'à nos Portes, & disparoissent presque en même tems: Mais la plus part n'ont point d'armes. On craint le désordre, & l'on ne veut pas donner lieu à une Guerre Civile de Religion. Après cela tout se ralentit, tous les bras tombent sans savoir pourquoi, & l'on nous dit qu'il faut avoir patience: qu'on ne peut se battre contre des fantômes, qui se rendent invisibles, & que c'est le sort des Pays où est la Guerre d'être pillés, brûlés & ruinés. La Cour a été trop long-tems, à se resoudre sur les remedes qu'il falloit employer pour arrêter de si grands maux. Ceux qui auroient pu suffire il y a quelque mois, ne suffisent plus; & il faudra venir

à des châtimens plus extrêmes que ceux qu'on a rejettés comme trop cruels. On s'étoit un peu trop alarmé sur la descente. La saison avancée & la difficulté du Golphe ne la permettoit pas en ces plages-là. L'apparition de deux Frégates fit rejetter toutes les troupes de ce côté-là & nous nous en ressentîmes dans celui-ci. Je ne vois pas que tout ceci puisse finir. Les Fanatiques volent des Chevaux par-tout, & ils ont déjà près de deux cens Cavaliers. On ne sçait quel est leur dessein. Ils dégarnissent les Postes, ils démontent les Couriers.

A Nismes, ce 23 Octobre 1703,

Lettre 167. Sur les maux de la Religion & les malheurs des Peuples, à Madame la Marquise de Senecterre.

VOus avez raison de me plaindre dans la triste situation où je me trouve ici depuis près de deux ans, voyant les nouveaux Convertis de mon Diocese, qui comme vous savez, sont en grand nombre dans la Ville & dans la Campagne, que j'avois instruits, servis, assistés, traités avec beaucoup de douceur & de charité depuis leur Conversion, presque tous entiérement pervertis & devenus tout d'un coup ennemis de Dieu, du Roi, des Catholiques, & sur-tout des Prêtres, l'exercice de notre Religion est presque aboli dans trois ou quatre Dioceses. Plus de quatre mille Catholiques ont été égorgés à la Campagne, quatre-vingt Prêtres massacrés, près de deux cents Eglises brûlées. Voilà l'état de l'affaire en général.

Pour nous nous sommes dans une Ville ou nous n'avons point de repos ni de plaisir, non pas même de consolation. Quand les Catholiques sont les plus forts, les autres craignent d'être égorgés; quand les Fanatiques sont en grand nombre près d'ici, les Catholiques craignent à leur tour. Il faut que je console & que je rassure tantôt les uns, tantôt les autres. Nous sommes ici comme bloqués, & l'on ne peut sortir de la Ville cinquante pas, sans crainte & sans danger d'être tué. Il n'est pas permis de se promener ni de prendre l'air. J'ai vu de mes Fenêtres brûler toutes nos Maisons de Campagne impunément. Il ne se passe presque pas de jour que je n'apprene, à mon reveil, quelque malheur arrivé la nuit. Ma chambre est souvent pleine de gens qu'on a ruinés, de pauvres femmes dont on vient de tuer les maris, de Curés fugitifs qui viennent représenter les miseres de leurs Paroissiens: tout fait horreur, tout fait pitié. Je suis Pere, je suis Pasteur: je dois soulager les uns & adoucir les autres, les aider & secourir tous. On a défait une grande troupe de ces rébelles, & l'on croit que tout est fini. On se trompe, les esprit sont si gâtés que leurs pertes ne font que les irriter. C'est-là mon état & mes occupations. Quelquefois de vos nouvelles & de celles de notre fidele & vertueuse amie, vous me devez cette consolation. Je grossis mon Paquet de deux Lettres Pastorales qui vous feront mieux connoître nos malheurs & je vous prie de croire qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, &c.

A Nismes, ce 27 Avril 1704.

Lettre 207. Sur une conſpiration nouvelle des Fanatiques découverte.

VOus prenez trop de part, Monſieur, aux affaires de ce pays pour ne pas vous faire ſavoir ce qui s'y paſſe. Je n'ai jamais oſé vous mander que la révolte fut finie. Les eſprits des Villes & de la Campagne ont été ſi gâtés par les derniers troubles, & les Chefs miſérables & ſcélérats étoient partis d'ici ſi obſtinés dans leur malice que j'ai toujours bien cru que le petit calme dont nous jouiſſions étoit plutôt une ſuſpenſion qu'une ceſſation de nos malheurs. Nous apprenions depuis quelques tems, que pluſieurs de ces honnêtes gens étoient rentrés dans cette Province qu'ils enrôloient ſecretement beaucoup de jeuneſſe, qu'ils ramaſſoient des Armes & qu'ils ſe diſperſoient dans nos Dioceſes, pour y faire quelques mouvemens à l'ouverture des Campagnes. Le ſecret étoit bien gardé, il ne manquoit pas pourtant de gens indiſcrets parmi eux qui prédiſoient un ſoulevement prochain & des Aventures plus triſtes que les précédentes. Tout étoit preſque prêt, Poudre, Armes, Recrues lorſque Mrs. de Barv.... & de Bav... ont eu des avis certains de ce qui ſe tramoit preſque à leur porte. On a fouillé dans la nuit les maiſons ſuſpectes à Montpellier; on y a trouvé les Chefs, ſur-tout un Dragon de Fimarcon Déſerteur, revenu des Pays étrangers avec la confiance des Alliés, qui a été tué en ſe défendant, dont on a pris les papiers, ſur leſquels on a arrêté pluſieurs perſonnes mal-intentionnées. On a ſçu que les plus méchans étoient dans Niſmes. On y a pris, par le plus grand bonheur du monde, Ravanel, Catinat & quelques autres de ces rébelles dont on a découvert les intrigues : quelques Marchands de notre Ville s'y trouvent enveloppés. Mr. de Barv... & Mr. de Bav... ſe ſont tranſportés ici, & ce dernier vient d'en juger quatre, deux à être brûlés vifs pour ſacrileges, rébellion, meurtres. Deux autres à être rompus. Demain on en jugera d'autres. Ils prétendoient une révolte prête dans le Languedoc, Dauphiné & Vivarais qu'ils vouloient avoir l'honneur de commencer. Ils avoient deſſein de mettre le feu dans pluſieurs endroits de Niſmes & Montpellier, & pendant qu'on s'occuperoit à l'éteindre ſe ſaiſir des Corps-de-Gardes & des Armes, & faire mouvoir en même temps leur gens de la Campagne; eſpérant que les Catholiques, laſſés de la Capitation, ſe joindroient à eux, & qu'on ſeroit obligé de faire venir ici les troupes de Savoie. La Flotte ennemie, le nom de Mr. de Miremont. qu'ils nomment le dernier Prince fidéle à Dieu de la Maiſon de Bourbon, étoient les motifs de leurs eſpérances.

Voilà leurs folies & leurs viſions. Cependant ce ſont des folies & des viſions dangereuſes. j'eſpére que cette conſpiration ſera étouffée dans le ſang de ces ſcélérats. Mais il eſt bien ennuyeux d'être toujours dans les appréhenſions de voir une Guerre ſanglante & plus que civile.

A Niſmes, ce 21 Avril 1705.